

Texte et idéologie. Valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'oeuvre littéraire. Philippe Hamon (1984) PUF « Écriture », Paris, 227 p.

Solange Vouvé

Volume 15, Number 1, 1985

Syntaxe et Sémantique des connecteurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/602555ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/602555ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (print)

1705-4591 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vouvé, S. (1985). Review of [*Texte et idéologie. Valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'oeuvre littéraire.* Philippe Hamon (1984) PUF « Écriture », Paris, 227 p.] *Revue québécoise de linguistique*, 15(1), 215–221.
<https://doi.org/10.7202/602555ar>

TEXTE ET IDÉOLOGIE

Valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire

Philippe Hamon (1984) PUF «Écriture», Paris, 227 p.

Solange Vouvé

La collection *Écriture*, se définit comme un lieu de rencontre des méthodes critiques les plus diverses. On y trouve, sous la direction de Béatrice Didier, des livres sur le texte, sur l'«inconscient du texte», les mythes, les «silences de l'œuvre» et le roman à thèse. Un des derniers ouvrages publiés est celui que Philippe Hamon consacre à l'étude de l'idéologie dans le roman sous le titre *Texte et idéologie*.

Hamon a déjà publié deux livres qui portent sur l'écriture¹ et il n'est pas étonnant que ses recherches l'aient amené à se pencher davantage sur le problème de l'évaluation dans le texte littéraire. L'ouvrage se présente sous la forme de trois chapitres de longueur inégale dont le premier (et le plus court, quoique le plus dense) est une refonte d'un article paru sous le même titre dans le n° 49 de la revue *Poétique* (1982). Le second chapitre est consacré au problème du héros, et le dernier (d'un peu plus de cent pages celui-là) à la hiérarchie et à l'évaluation.

Dans le premier chapitre, Hamon va poser un certain nombre de problèmes qui surgissent avec la notion d'idéologie, problèmes dont il ne traitera que quelques-uns. Mais il est bien conscient qu'il n'est ni le premier, ni le seul, à s'intéresser au domaine et il cite Goldmann, Macherey, Herbert, Ricken, Duchet, Panier et Mitterand.

1. HAMON, Philippe (1977) «Pour un statut sémiotique du personnage» dans *Poétique du récit*, Paris, Seuil.

HAMON, Philippe (1981) *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Hachette.

Les rapports entre idéologie et texte sont, pour lui, d'ordre pluridisciplinaire et il estime que les recherches n'ont guère progressé au cours des vingt dernières années. Pour sa part, il va utiliser une approche d'ordre plus ou moins sociocritique, «une socio-poétique des textes (...), une poétique du déontique ou du normatif textuel» (p. 6).

Hamon commence par passer en revue, en les critiquant, diverses définitions de l'idéologie. Cette dernière peut en effet être considérée comme :

- discours déprofessionnalisé, ce qui exclut de l'étude le texte écrit signé.
- discours totalitaire, généralisant et atopique, ce qui tend à négliger les figures et lieux textuels privilégiés.
- discours sérieux, assertif et monologique, dichotomique et manichéen, ce qui tend à exclure les textes ironiques, ambigus, polyphoniques.
- méconnaissance, ou discours inconscient, ce qui privilégie les lacunes, les absences.
- interpellation du sujet en tant que sujet libre, ce qui privilégie les textes anthropomorphes et figuratifs, mais ne renseigne pas sur le jeu des contraintes qui conditionnent le texte.
- système sémiologique, ce qui ne permet pas de savoir sur quel niveau sémiotique d'organisation doit porter particulièrement l'analyse.
- rapport imaginaire à un mode réel, ce qui privilégie les textes qui se fondent sur le réel aux dépens des textes sans forme, auteur, date ni référent.
- consensus implicite, qui privilégie des textes diamétralement opposés : le texte défini par une mauvaise réception et le *best-seller* par exemple.

Tout cela, pour Hamon, rétrécit la sélection des corpus. Signalons toutefois au passage que lui-même a restreint le corpus qu'il étudie aux romanciers à thèse du XIX^e siècle, si l'on excepte une référence à Marcel Proust.

L'énumération critique des définitions de l'idéologie amène P. Hamon à prendre cinq décisions qui conditionnent son étude :

- a) étudier moins l'idéologie *du* texte que l'*effet-idéologie* comme «effet-affect» inscrit dans le texte et construit/déconstruit par lui.
- b) tenir compte à la fois de la dimension paradigmatique et de la dimension syntagmatique.

- c) ne pas restreindre les rapports texte(s)-idéologie(s) à l'analyse du corpus ou de genres circonscrits dans leur référent.
- d) ne pas restreindre l'analyse à l'utilisation d'une seule méthode, soit historique et sociologique, soit statistique et distributionnelle.
- e) ne pas la restreindre à un seul niveau de l'organisation du texte.

L'auteur aborde ensuite le problème de l'absence, se référant à Bellemin-Noël, à Macherey, à Propp, à Lévy-Strauss et à Marin, pour bien montrer que règne l'unanimité à ce sujet ce qui, selon lui, rend l'approche méthodologique plus difficile. C'est qu'il existe, dit-il, quatre acceptions du mot, et que les différences entre elles sont souvent mal perçues : absence d'une observation, absence par rapport à un modèle logique, absence par rapport à un élément ou événement extérieur au texte, absence perçue dans le jeu intertextuel d'un intervalle, et l'analyse a souvent beaucoup de mal à préciser les modalités de l'étude des absences.

Cela dit, Hamon est prêt à poser son hypothèse : *l'effet-idéologie*, dans un texte, *et non l'idéologie* passe par «la construction et mise en scène stylistique d'*appareils normatifs* textuels incorporés à l'énoncé» (p. 20), et il va jusqu'à poser une «hypothèse affinée», à savoir que «ces appareils normatifs peuvent apparaître et se laisser localiser en des *points textuels* particuliers, privilégiés, et que la théorie générale de ces points peut être élaborée indépendamment des types de corpus manipulés» (*ibid.*).

Enfin, il retient quatre relations privilégiées qui mettent en scène des relations médiatisées entre sujets et sujets, ou sujets et objets, relations qu'il reprendra en conclusion de l'ouvrage lorsqu'il sera prêt à donner sa propre définition de l'idéologie. Ce sont des relations qui consistent en manipulations d'outils, manipulations de signes linguistiques, manipulations de lois et manipulations de canons esthétiques. Il illustre tout cela d'exemples pris chez Proust, Flaubert, Zola, sans oublier Jules Verne et Chateaubriand. Selon lui, chaque texte «tend à construire sa propre dominante normative» et il énumère les procédés de variation que l'on peut retrouver isolément ou concurremment : forme de l'évaluation, point de l'évaluation, son origine, et le nombre des normes. Hamon précise que :

Le personnage du critique, spécialiste professionnel de l'évaluation, est une fonction syncrétique particulièrement intéressante : son *voir* (norme esthétique), qui est aussi un *dire* (articles de presse : norme linguistique), est aussi une profession (un faire) portant sur le voir (peintures) ou le dire (livres) de créateurs qui sont aussi des techniciens (code technique) et dont

le dire ou le faire relèvent de codes également esthétiques et éthiques («sujets» de livres ou de tableaux convenables ou inconvenants). (p. 35)

Il relève finalement les trois problèmes qui subsistent et qu'il ne prétend pas tous régler : la hiérarchie des quatre plans de médiation relevés précédemment, la nécessité d'une «cartographie des points forts» pour construire les points névralgiques de l'effet-évaluation et la vérification des hypothèses de travail.

Si nous nous sommes attardée quelque peu sur cette première partie en dépit du fait qu'elle est la plus courte, c'est parce qu'elle pose la problématique de l'étude et que les deux autres chapitres reprendront les thèmes exposés dans les cinquante premières pages. Nous parlerons des deux autres chapitres de façon plus succincte.

Le chapitre II est consacré au problème du «héros, héraut et hiérarchie». Au début, on constate quelques reprises du chapitre précédent, mais très vite Hamon nous parle du concept, pour lui fondamental, du héros. C'est en effet un concept universel, qui fait partie de *toutes* les herméneutiques, poétiques et sémiotiques, qui sert à décrire à la fois les phénomènes textuels et les relations des textes à des systèmes de valeurs plus ou moins institutionnalisés, c'est-à-dire à des idéologies. Il pose une quinzaine de questions pertinentes sur la place, l'identité du héros, le type de relations qui l'instaurent, son autonomie, son importance pour l'auteur et pour le lecteur, etc. et note que ces paramètres se combinent de façons diverses et que la hiérarchie morale et la hiérarchie fonctionnelle ne coïncident pas nécessairement, que le personnage focalisateur n'est pas forcément le personnage focalisé le plus important. Il est clair, pour Hamon, que le héros relève à la fois de «procédés structuraux internes à l'œuvre (c'est le personnage au portrait le plus riche, à l'action la plus déterminante, à l'apparition la plus fréquente, etc.) et d'effet de référence axiologique à des systèmes de valeurs» (p. 47). Donc le héros organise, dans le premier cas, l'espace interne de l'œuvre en hiérarchisant les personnages, c'est un fait de *structure*; dans le deuxième cas, il fait appel aux présupposés de l'œuvre, c'est un fait de *lecture*. Dans les deux cas, il est essentiel à la lisibilité de l'œuvre.

Aujourd'hui, il y a une désaffection marquée à l'égard du héros, bête noire du Nouveau roman. Et certains travaux, ceux de Greimas, par exemple, déstabilisent le personnage. On assiste donc à l'évacuation du héros. Mais on risque alors d'évacuer aussi les problèmes de dominante, d'échelle, de hiérarchie et de polarisation.

Le problème, estime l'auteur, n'est pas seulement d'ordre méthodologique; il faut aussi voir comment et combien les textes «construisent, manipulent, proposent au lecteur, incorporent à leur organisation — ou sabotent — certains dispositifs destinés à signifier une échelle de valeurs» (p. 54).

Toute cette partie, très théorique, est illustrée d'exemples provenant des romanciers du XIX^e siècle. Il étudie le projet réaliste, avec Flaubert en particulier, mais aussi avec Stendhal, Balzac et Zola, la crise du héros qu'on retrouve chez Hugo dans *Les misérables* surtout, et chez le Zola de *Pot-Bouille*, de la *Débâcle* et de la *Bête humaine*. De plus, à l'époque, la foule devient un actant collectif aux traits sémantiques bien définis. L'opinion devient importante et tout cela aboutit à l'«émiettement» synecdochique-métonymique du héros. Ce qui amène l'auteur à conclure, en parlant de la nouvelle esthétique, de la neutralisation normative et de l'écriture dialogique «caractéristique certainement d'une certaine *modernité* littéraire, d'une certaine *ère du soupçon* idéologique» (p. 102).

La troisième partie de l'ouvrage de Philippe Hamon va traiter de l'évaluation du-par-à travers le personnage, ce qui la rattache au problème central de l'idéologie.

Les deux problèmes essentiels sont évidemment : *Qui évalue?* et *Sur qui* porte l'évaluation? Et l'auteur formule l'hypothèse suivante : Ce discours évaluatif tendra à se regrouper dans le récit à certains emplacements privilégiés et à se concentrer sur les aspects principaux du personnage, son être et son faire. Donc, en général, un discours évaluatif accompagnera le regard, la parole, le travail et la morale. Tout d'abord Hamon montre comment c'est souvent le personnage posté à la fenêtre ou le personnage mobile qui assume le descriptif. Il relève, en particulier chez Zola, nombre de commentaires évaluatifs sur le spectacle, et des textes qui accentuent la relation spectacle-spectateur, objet-sujet, relation qui devient moment fort de l'intrigue. Les procédés rhétoriques favorisés dans ce cas sont la redondance hyperbolique et l'oxymoron.

À propos de la parole, il note la présence de guillemets, de tirets, la cohésion forte et le grand nombre d'adjectifs qui jugent la parole d'un personnage, donc évaluent un texte de l'auteur. Pour Hamon, «le langage, c'est déjà de la loi dans le réel». L'ambiguïté est souvent présente, voulue ou non, car si le fait de l'évaluation est évident, le point d'application ne l'est

pas toujours. Il ne faut pas imputer tous les propos du personnage au compte du narrateur, car il peut facilement y avoir brouillage, distanciation.

Quant au travail, il tient une place importante dans le roman du XIX^e et surtout dans le roman zolien. C'est l'apparition de la machine à vapeur, de l'horaire, de la production et dans ses commentaires sur le sujet, Hamon rejoint assez bien Serres². Il montre en tout cas, comment l'outil et la machine analysent le temps et l'espace, et comment le travail permet de donner du mouvement au personnage. Il rappelle aussi que les trois thématiques : regard, parole, travail et les champs métaphoriques qu'elles recouvrent coïncident souvent.

La morale, dernier point traité ici, définie comme l'évaluation de conduites socialisées, règle le *savoir-vivre* du personnage et permet de hiérarchiser les conduites. L'analyse de l'auteur est pénétrante et ne néglige aucun aspect de la morale et des ambiguïtés qui peuvent en découler, et débouche finalement sur le politique en tant que principe dynamique.

Dans sa conclusion, Hamon reprend ce qu'il a dit plus tôt et précise le propos de son ouvrage qui a été de *déconstruire* la notion d'idéologie en ses composantes, ce qui permet de la considérer comme une *hiérarchie des niveaux de médiation*. Pour lui, le milieu du XIX^e siècle constitue le début de l'«ère du soupçon» qui remplacera la crise violente par le gris, le flou, le quotidien, qui introduira la description des univers de valeur dans les termes d'un autre univers, qui fera place au brouillage des univers évaluatifs avec une place grandissante donnée à l'ironie et à l'oxymoron. Il y a désormais une mise en scène des univers de valeurs qui va à l'encontre de la transparence du texte. Le romancier de l'époque étudiée a particulièrement pris conscience du «réel comme patchwork d'univers de valeurs» (p. 221).

On le voit, Philippe Hamon a produit un ouvrage bien structuré qui part des notions «massives» d'idéologie qu'il critique pour en aboutir, par l'intermédiaire du concept du héros et des systèmes de médiation qu'il repère, à sa propre définition. Pour lui, l'idéologie est avant tout système évaluatif et il le démontre de façon convaincante en illustrant abondamment ses propos d'exemples tirés des romanciers du XIX^e siècle avec une certaine prédilection pour Zola qui, évidemment, est la source essentielle pour tout ce qui touche au roman à thèse.

2. SERRES, M. (1975) *Signaux et feux de brume, Zola*, Paris, Grasset.

Hamon ne prétend pas faire table rase de tout ce qui s'est écrit avant lui et cite les auteurs dont les travaux, de près ou de loin, sont rattachés au domaine, quelle qu'en soit la tendance, du socio-critique et du psychanalytique.

Son livre est agréable à lire, comme tout ouvrage bien structuré; le souci de clarté est évident et le style — nous en sommes reconnaissante à l'auteur — ne sacrifie pas à l'amour du jargon littéraire souvent trop manifeste dans les ouvrages des critiques contemporains.

Il nous reste à déplorer deux points : le lien entre les chapitres n'est pas toujours évident : on a un peu l'impression qu'il s'agit de trois essais réunis à cause d'un thème profond commun. Mais surtout, le corpus, restreint comme il l'est au roman du milieu du XIX^e siècle, n'apporte pas de lumières sur la façon dont le problème est traité, ou occulté, dans le roman contemporain.

Hamon signale que le personnage est honni par une certaine école romanesque, mais il semble pourtant bien qu'il ait réintégré le roman des quinze dernières années. L'idéologie demeurant un sujet brûlant, il aurait été intéressant d'étudier des romans récents. Peut-être l'auteur aurait-il dû préciser, dans son titre ou dans les premières pages, qu'il s'agit de l'idéologie telle qu'on la perçoit dans le texte romanesque d'une époque bien précise.

Enfin, signalons qu'on a laissé passer trop de coquilles, et qu'il est regrettable qu'une collection prestigieuse comme *Écriture* ne fasse pas plus appel aux services d'un correcteur d'épreuves.

Dans l'ensemble, toutefois, pour qui s'intéresse au texte et à ce qu'il dit ou ne dit pas, le livre de Hamon apporte un élément intéressant, objectif et qui peut susciter, chez le lecteur, une réflexion approfondie sur l'idéologie et les systèmes de valeur qu'elle met en place.

Solange Vouvé
Université Laval